

décembre 2003 N° 20

Service chrétien international pour la Paix
Groupe Volontaires Outre-Mer

Editorial

L'argent, toujours et encore l'argent

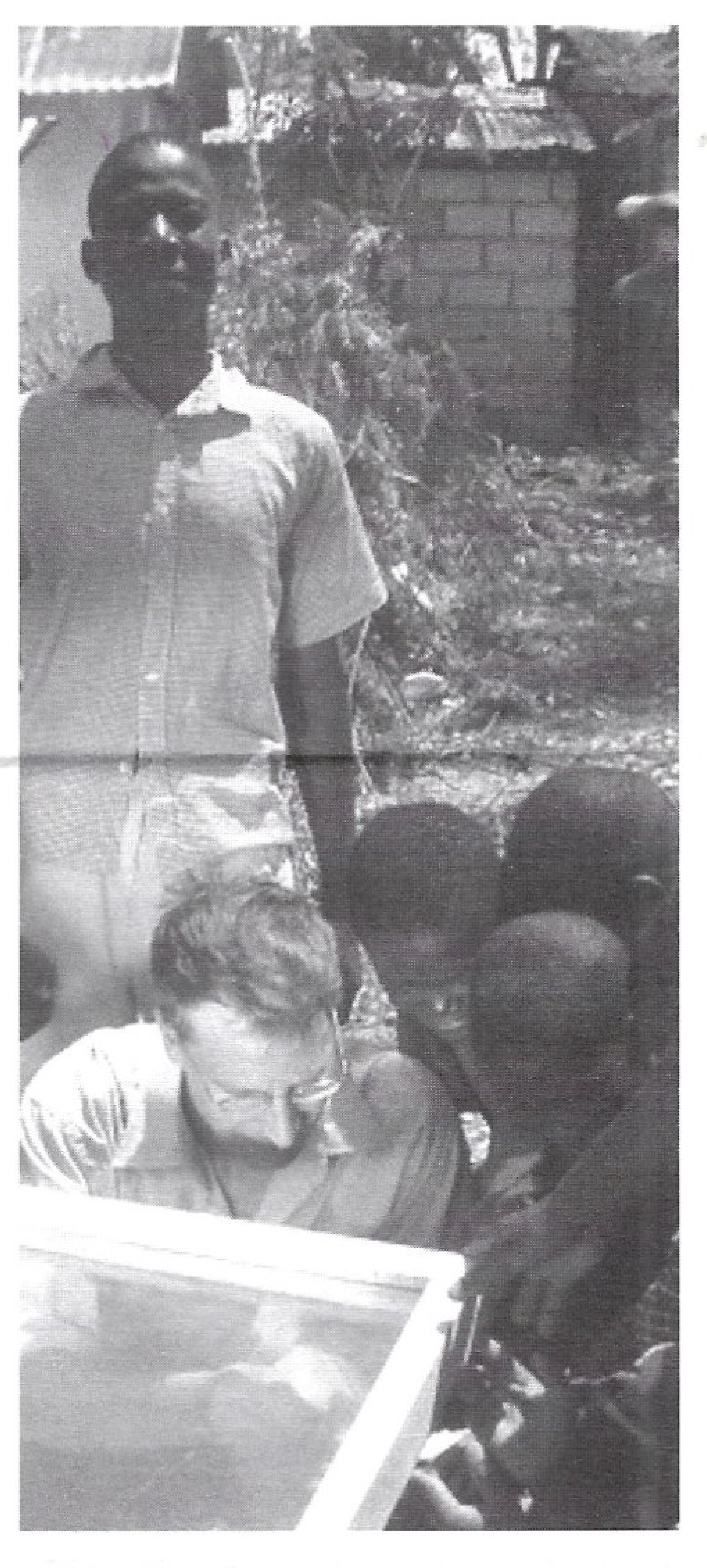
L'argent, toujours et encore l'argent. La période de Noël est idéale pour vous inviter à ouvrir votre porte-monnaie. Les sollicitations affluent de toutes parts. Aussi est-il de plus en plus difficile de choisir qui soutenir dans ce grand marché de la solidarité. Pour attirer l'attention et inciter au don, les tactiques publicitaires n'ont cessé de se développer et de se perfectionner, générant un immense commerce pour la recherche de fonds: des spécialistes en communication, en graphisme, la radio, la télévision, les journaux, les prospectus, tous se liguent pour vanter le bien-fondé des associations et par là-même la nécessité de financer leur travail au Sud et en Suisse.

Nous aussi, à GVOM et à Eirene, nous avons besoin des dons pour continuer à vivre. Nous venons de fêter 40 années de solidarité avec le Sud. Mais entre hier et aujourd'hui, quelle différence dans la recherche du financement. Les premiers «vagabonds» finançaient seuls leur voyage. Aujourd'hui, pratiquement tout passe par le co-financement de la Confédération (DDC). Plus facile? Je ne le crois pas. Les exigences sont plus grandes et la paperasse est devenue montagne: rapports, évaluations, enquêtes, objectifs, résultats. Il faut être «efficace» et montrer des «résultats mesurables». Nous devons de plus en plus justifier de notre travail vis-à-vis d'experts qui eux-mêmes doivent justifier leur présence face à d'autres experts plus haut placés dans la hiérarchie. En contre-partie, nous avons perdu une partie de notre autonomie et notre créativité risque d'être toujours plus canalisée.

Part ailleurs, les scandales liés aux détournements des dons rendent de plus en plus de gens méfiants face aux sollicitations des diverses associations. La confiance est rompue. Toutefois, avez-vous remarqué que lorsqu'un appel est lancé par la Chaîne du bonheur, nous délions nos bourses et des records de dons sont atteints? Nous ne savons même pas quel projet va être financé, qui va le réaliser et quand… Parce qu'un animateur sait faire vibrer notre corde sensible, que les images savent nous choquer et nous faire pleurer, nous n'hésitons pas à faire un chèque…
A côté de ça, le volontariat se vend mal. Puisqu'il n'est ni choquant ni spectaculaire et qu'il ne fait pas pleurer dans les chaumières. C'est un fait, promouvoir le volontariat n'est pas chose facile, même auprès de ses proches.

Alors par ces quelques lignes, j'aimerais remercier tous ceux qui nous font confiance et qui croient au travail que nous réalisons depuis 40 ans.

Cécile Hétault



Sommaire

Bruno Manser

Mais rappelons-nous...

Se rappelle-t-on Bruno Manser ?
Bruno je l'ai rencontré sur la place Fédérale
Quand il avait renoncé à se nourrir
Pour attirer une attention peu soutenue
A la destruction de la Forêt ....
Pour alerter pour la survie du peuple Pénan
Détruit par manque de forêt
Condamné à ne plus pouvoir vivre
A cause des stratèges d'un nouvel ordre économique
Et de l'avidité des vendeurs de bois précieux
Si pratique pour nos aises.
A cause des constructeurs pour la «modernité»
Trop préoccupés par leurs affaires et leur fortune
Pour se soucier des «gens» ...
Qui n'ont K s'adapter... ou ... mourir

Qu'en est-il de tes luttes ? Qu'en est-il de ces bois ?
Auxquels quelques grandes surfaces ont renoncé
Qu'en est-il du peuple Pénan ?

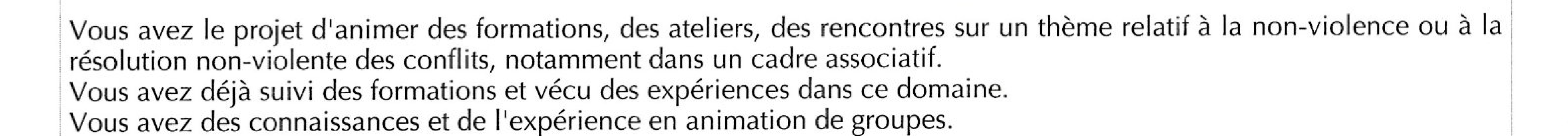
Quelqu'un disait à la radio l'autre jour
«Se rappel-t-on de Bruno Manser
Assassiné à Bornéo pour ses idées...
En Suisse, il n'y a même pas eu de réaction officielle
Pas de protestation... Juste un fait divers»
«Bruno Manser a disparu... On est sans nouvelles de Bruno Manser»

Je me suis rappellé alors tes amis, soucieux que tu arrêtes
Ta grève de la faim «On a besoin de lui vivant !»
Il semble que d'autres souhaitaient plutôt que tu sois mort.

Mais rappelons-nous
Parce que cela ils ne peuvent pas l'enlever
Rappelons-nous ce que tu voulais
Et continuons d'être vigilants
Pour les peuples en danger de disparition
Pour les territoires qui disparaissent

Pour les valeurs humaines qui disparaissent avec,
Pour le bénéfice des bénéfices sans lendemain

Gilbert Zbaeren



Vous avez le projet d'animer des formations, des ateliers, des rencontres sur un thème relatif à la non-violence ou à la résolution non-violente des conflits, notamment dans un cadre associatif.
Vous avez déjà suivi des formations et vécu des expériences dans ce domaine.
Vous avez des connaissances et de l'expérience en animation de groupes.

Alors, vous avez les qualités requises pour suivre notre

FORMATION DE FORMATEURS/TRICES

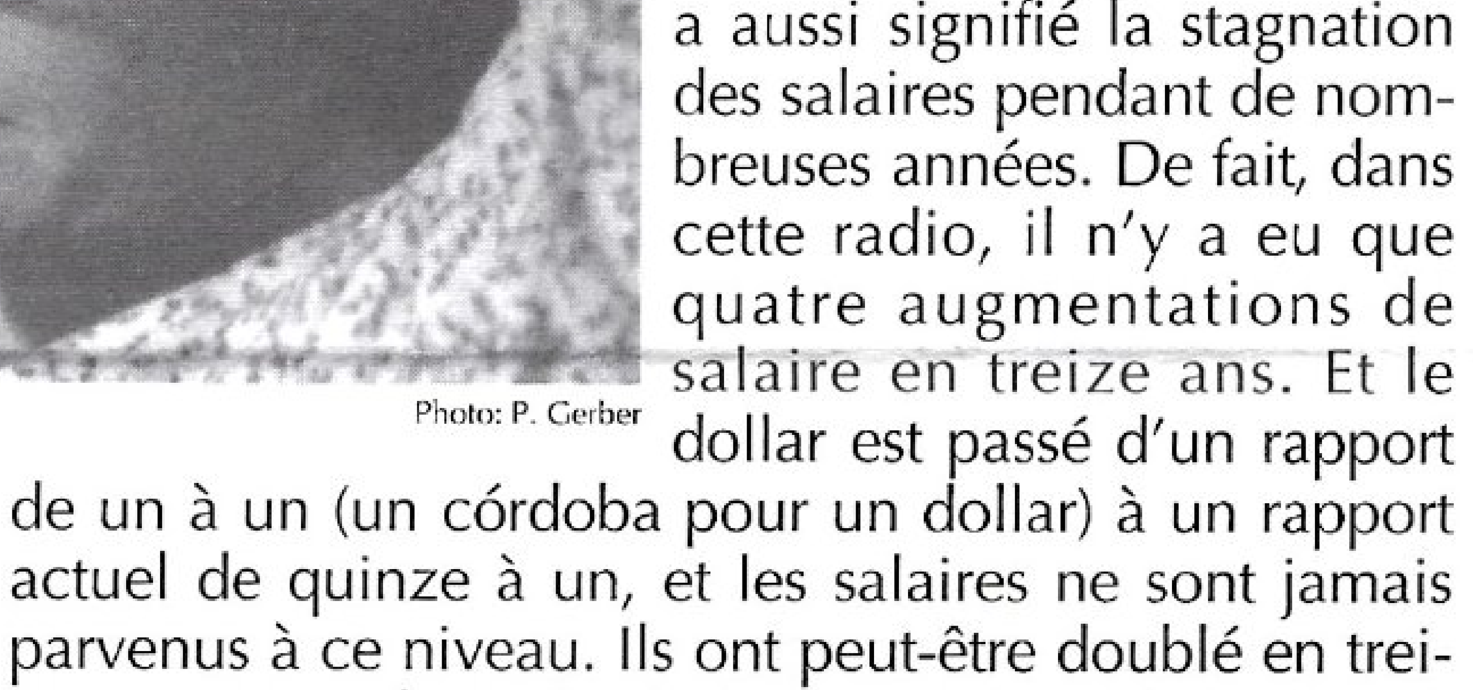
à la résolution non-violente des conflits

Déroulement:	2 modules résidentiels de 4 jours (24-27 juin et 15-18 juillet 2004) à Bex (VD), puis 1 journée de supervision d'une formation que vous animerez.
Coût:	Animation CHF 900.– + pension env. CHF 700.– (réductions envisageables sur demande).
Animation et certification:	Centre Martin Luther King CMLK (Suisse) / IFMAN - Institut de formation du MAN (Mouvement pour une Alternative Non-violente - France) / Université de Paix à Namur (Belgique) / FormAction (Suisse)
Délai:	31 janvier 2004
Renseignements et inscriptions:	Chantal Furrer, tél. 027 456 50 16 courriel ch-furrer@netplus.ch

L'émetteur des gens

Florence Gerber a passé six mois au sein de l'équipe rédactionnelle de la Radio la Primerisima , au Nicaragua. A l'issue de ce stage de journalisme, elle nous livre une interview de William Grigsby, le directeur de la Primerisima. C'est lui qui gère les deux émissions d'information quotidiennes. C'est lui aussi qui tient le micro tous les soirs de 22 à 23 heures, depuis bientôt 17 ans, dans «Sin Fronteras», «Sans Frontières». Cette émission phare de la radio, qui fait référence dans tout le pays, est une sorte de revue politique faite de commentaires, interviews, reportages, musique et lectures.

W.G: L'indépendance que nous avons réussi a acquérir et à préserver nous a permis d'être à la tête de dénonciations très importantes dans le pays, comme le pacte[1], les privatisations, les licenciements, les crises au sein de l'armée, du Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN), du Parti Libéral Constitutionaliste (PLC)... Si tu as l'information et que tu n'as pas besoin de demander l'autorisation de qui que ce soit, cela te permet souvent d'être "à la tête de".



Florence Gerber — Photo: P. Gerber

Même s'il faut admettre que nous avons perdu un peu d'élan dernièrement, peut-être à cause de la frustration collective que provoquent la situation du pays et les agissements des "médiateurs" du pays, ce qui fait baisser les énergies et l'envie de continuer à faire les choses...

F.G: Cette indépendance a été souvent menacée, j'imagine... Comment avez-vous affronté ce type d'interventions, ou de tentatives d'intervention?

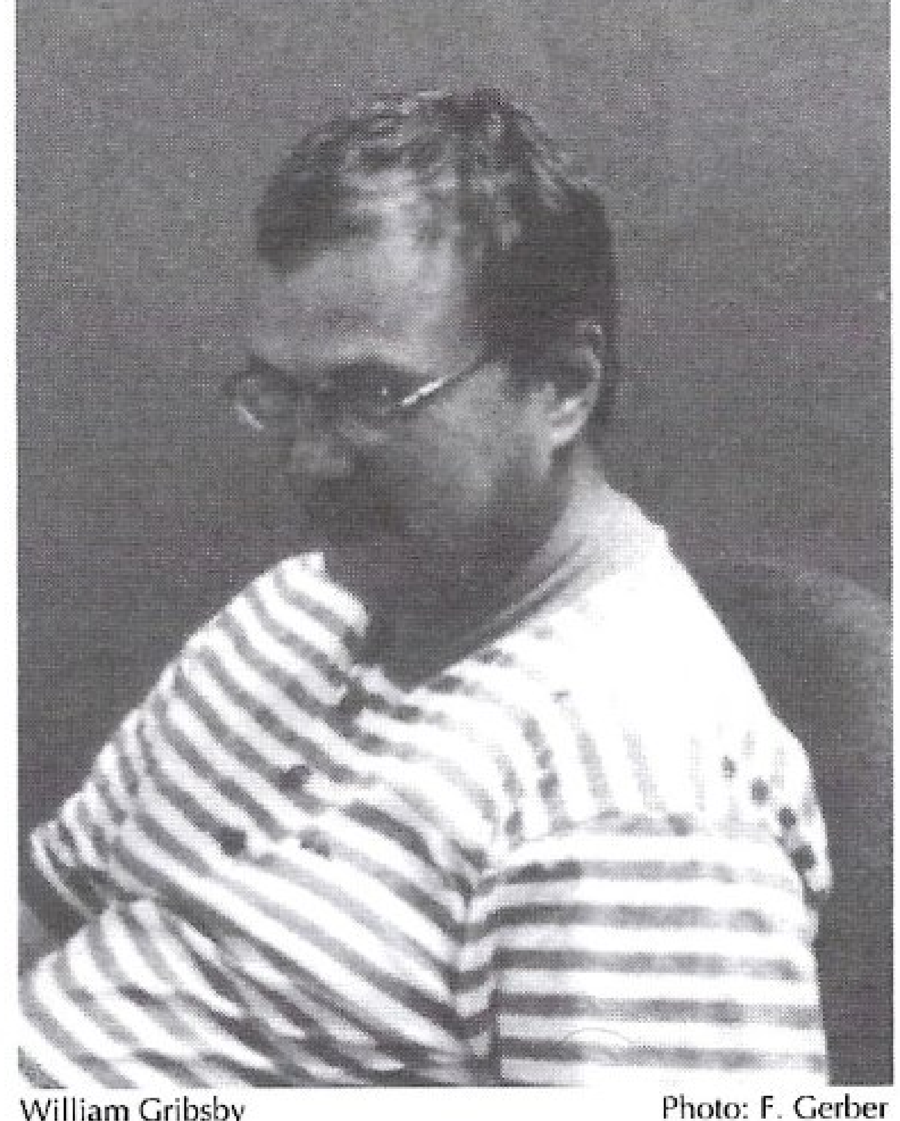
Disons que les menaces contre l'indépendance de la radio font partie de notre vie. J'imagine même que des faits qui, dans une autre radio, dans un autre média ou dans un autre pays, sembleraient inhabituels ou inacceptables, ici font partie de ce que nous mettons en déroute tous les jours. Par exemple, que quelqu'un te dise "Bon, allez, aide-moi pour telle chose et je te donne une pub", ou "Un tel est mon ami, il travaille à tel endroit, tu sais comme tu l'as aidé, et lui aussi vous a donné des coups de main, alors écoute...", c'est-à-dire que par le biais de l'amitié, on essaie de te neutraliser, comme aussi par la voie politique, juridique, ou carrément militaire, comme ça nous est déjà arrivé deux fois[2].

Mais nous nous sommes habitués à ce genre de situations, ce qui n'est pas bon, premièrement parce qu'on se met à percevoir ces pressions comme quelque chose de naturel, et deuxièmement parce qu'on risque, du coup, de baisser la garde.
Il faut faire un effort pour être attentif à ces choses en permanence.
En ce qui concerne l'art d'avoir survécu pendant tant d'années, en ayant une position aussi critique face à l'environnement social et aux pouvoirs du pays, ça a été possible grâce à l'accord, au contrat social qui existe entre les travailleurs de la Primerísima. Nous nous sommes tous mis d'accord –et cet accord a été ratifié d'année en année- sur le fait que la priorité financière de la radio consiste à payer les services de base (électricité, téléphone, eau, essence, etc.). Le reste vient ensuite. Ceci nous évite l'hypothèque politique et la faillite économique. Mais ça a aussi signifié la stagnation des salaires pendant de nombreuses années. De fait, dans cette radio, il n'y a eu que quatre augmentations de salaire en treize ans. Et le dollar est passé d'un rapport de un à un (un córdoba pour un dollar) à un rapport actuel de quinze à un, et les salaires ne sont jamais parvenus à ce niveau. Ils ont peut-être doublé en treize ans, mais le coût de la vie s'est multiplié bien davantage.
Ce qui permet au travailleur de la radio de se défendre, c'est que nous avons tous le droit de diffuser une annonce publicitaire, que nous faisons payer chacun au prix qui nous semble le meilleur. Cela permet à chaque travailleur d'avoir un revenu assuré, qui dépend de ses propres démarches, et diminue la pression sur l'augmentation des salaires, même si ce système peut à son tour représenter un risque.
Pour diminuer ces risques-là, nous avons établi une norme, selon laquelle les publicités de l'Etat ou des partis politiques ne peuvent être administrés que par la radio, et non par un travailleur à titre individuel. (...)
Cela nous laisse un espace pour les entreprises privées, qui généralement sont les plus petites, les PME, ou encore les ONG's, avec lesquelles le risque d'hypothéquer l'indépendance de la radio est beaucoup moins grand. (...)

1 Le fameux "pacte", négocié en 1998 entre Daniel Ortega, secrétaire général du FSLN, et Arnoldo Alemán, alors président du Nicaragua pour le PLC, visait à partager les postes-clés du pouvoir entre le FSLN et le PLC, éliminant du même coup presque tous les autres partis de l'échiquier politique. Ce pacte a représenté une vérirable trahison pour d'innombrables militants sandinistes.

2 Le 30 septembre 1990, sur ordre, apparemment, de Humberto Ortega –alors général en chef de l'armée-, un commando de l'armée a occupé les installations émettrices de la radio et l'a incendiée, obligeant la Primerísima à fermer ses portes et à ne plus rien émettre durant plus d'un mois. En l'an 2000, sachant que des menaces d'intervention directe de l'armée pesaient sur la radio (après que Daniel Ortega ordonna d'expulser le gérant de Radio Ya, un émetteur sandiniste, pour le remplacer par son propre fils), les travailleurs de la Primerísima se sont retranchés dans les locaux de la radio, fusil en main, pour empêcher cette intervention, avec succès puisque la présence du personnel armé fut suffisamment dissuasive.
Paradoxalement, ces deux attaques-là ont été le fait des sandinistes, ou plutôt de la hiérarchie sandiniste: les sandinistes de base défendent la Primerísima et partagent la plupart de ses prises de position.

En ce qui concerne le rôle critique qui a toujours caractérisé la Primerísima, en décalage par rapport à d'autres médias nicaraguayens, qui affirment être objectifs sans l'être, alors que la radio prend ouvertement position... Comment justifiez-vous ce rôle, et qu'est-ce qui nourrit votre conviction de la nécessité de pratiquer un journalisme engagé?


William Gribsby Photo: F. Gerber

Il me semble que de nos jours, avec une information globalisée, un monde unipolaire, et la prétention hégémonique d'une grande puissance, on ne peut pas s'exprimer en demi-teintes. Cela au niveau mondial.
Et au niveau local, avec une politique économique particulièrement injuste et cruelle envers les secteurs les plus appauvris, on ne peut pas non plus s'exprimer en demi-teintes.
Ceci dit, informer, c'est une chose. Nous devons préserver l'équilibre de l'information, présenter la version des deux parties, ou de toutes les parties qui composent la nouvelle, et là, essayer de nous en tenir strictement aux faits, c'est-à-dire, être véridiques. Ça, c'est une chose. Mais ce n'est pas suffisant.
Nous devons aussi prendre position: ce fait-là, qu'en pensons-nous?
Et il ne s'agit pas de le dire comme si c'était une loi, ni comme si c'était unilatéral, mais le journaliste, ou celui qui présente l'émission, donne son opinion et permet que les autres expriment la leur. Cela provoque une sorte d'échange d'opinions sur le même thème, et cet échange est parfois animé et contradictoire, mais c'est ça qui est utile. La radio crée et met à disposition un espace pour que d'autres expriment leur opinion, mais elle prend aussi position elle-même.
Au bout du compte, notre radio a une personnalité, que nous avons construite peu à peu, et tout le monde sait plus ou moins ce que pense la Primerísima à propos de tel ou tel sujet. Si un problème surgit, tout le monde suppose d'avance ce que dira la radio.
Et nous-mêmes le savons aussi à l'avance... même si nous débattons sur la direction à prendre à propos de certains thèmes, à vrai dire cela se fait naturellement pour nous tous. Là où nous voyons une injustice, nous protestons et nous la qualifions.

... et ça a toujours fonctionné ainsi?

Non, ça n'a pas toujours été ainsi, c'est quelque chose que nous avons construit. Au début, ce style était celui d'une seule émission. Il était beaucoup plus acide, radical, parfois extrémiste. C'était peut-être nécessaire à l'époque, mais ça s'est modulé peu à peu, et ça s'est étendu au reste de la programmation, dans la mesure où le temps nous donnait la possibilité de confirmer que ce style donnait les meilleurs résultats, en termes radiophoniques et en termes politiques.
Maintenant c'est le style de la radio, mais ce n'est plus le même que celui de cette émission il y a quinze ans. Le style actuel a pris ce style-là comme point de départ, et l'a amélioré. Il l'a rendu moins viscéral, plus objectif, mais en conservant l'essence, qui consiste à prendre position à propos de chaque problème, et à l'assumer.

Florence Gerber

Dans un panorama où les deux partis politiques principaux (le PLC et le FSLN), ainsi que les grands groupes économiques, exercent une pression constante, directe ou plus biaisée, sur les différents médias, Radio la Primerísima est une exception véritablement impressionnante. Ses points de vue tranchés et critiques, qui reflètent ce qu'on pourrait appeler la gauche du sandinisme, sont reconnus de tous, tout comme la véracité et la crédibilité des informations qu'elle transmet (ce qui ne va pas de soi non plus dans un monde médiatique où on ne vérifie pas toujours ses sources et où l'on est en quête permanente de news spectaculaires...). Son slogan, «radio la Primerísima, la emisora de la gente», «l'émetteur des gens», n'est pas usurpé : elle donne la parole à ceux qui ne l'ont pas, et défend inlassablement les plus démunis, ceux qui sont frappés de plein fouet par la politique des gouvernements néo-libéraux, qui se succèdent depuis la défaite des sandinistes en 1990. Elle se fait aussi le relais des mouvements sociaux, qui tentent vaillamment de prendre de l'ampleur dans un pays marqué par une situation économique et sociale désastreuse, un système de santé et d'éducation ravagé, une classe politique qui a perdu toute crédibilité (gauche et droite confondues), une corruption à grande échelle, et une atmosphère générale de désillusion, de perte de repères, de rêves brisés.
Dans ce contexte, radio la Primerísima fait partie des voix dissidentes, critiques et engagées, qui évidemment dérangent. Ni les gouvernements libéraux de Violeta de Chamorro, d'Arnoldo Alemán et actuellement d'Enrique Bolaños, ni la hiérarchie «orthodoxe» et sclérosée du FSLN ne voient d'un bon oeil l'existence de cet électron libre dans le paysage médiatique nicaraguayen.
Radio la Primerísima est aussi une exception en ce qui concerne son mode de fonctionnement. Elle dépend de APRANIC, l'Association des Professionnels de la Radiodiffusion du Nicaragua, une ONG dont sont membres le 90% des travailleurs de la radio, ce qui fait d'eux les co-propriétaires de la Primerísima et leur donne voix au chapitre pour toutes les décisions importantes à prendre. C'est aussi en bonne partie à ce fonctionnement associatif qu'est due l'exceptionnelle indépendance de la radio.

Le micro à quelques jeunes et enfants du Tchad...

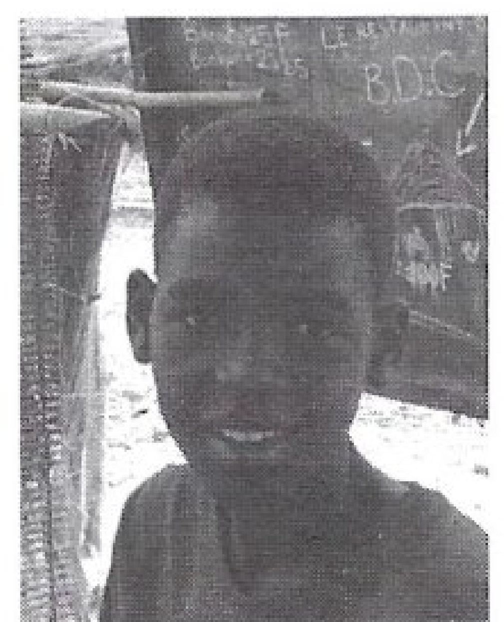
Mary-Claude Zürcher, qui vient de rentrer après avoir vécu trois ans au Sud du Tchad (Sarh), avait interviewé des enfants en juin 2003 et leur avait posé diverses questions. Chacun a été interviewé individuellement et aucun ne connaissait la réponse des autres.

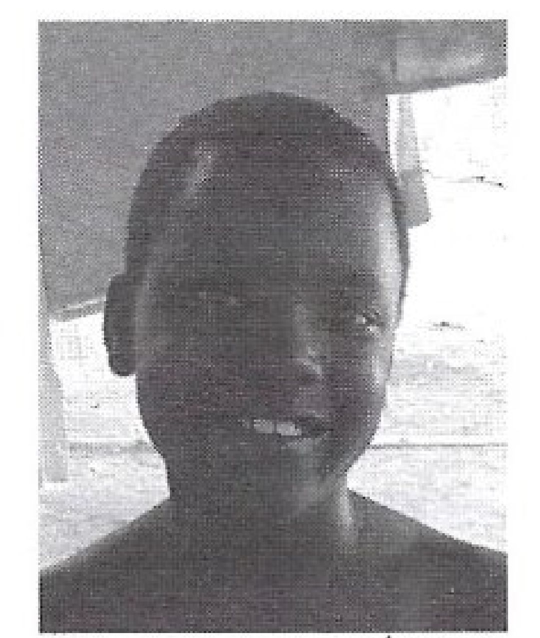
1. Qu'est-ce qui te rend heureux(se) dans la vie ?

Lydie, 25 ans
Quand je ne suis pas malade et que je suis avec mes amies et mes frères et sœurs de l'orphelinat.
Sinsia, 23 ans
La vie seulement.
Ithiel, 22 ans
La musique et les études.
Stanislas, 20 ans
La musique et les études.
Soliri, 18 ans La musique.
Belle-Dent, 18 ans
L'école et la musique
Bienvenu, 15 ans
Le travail, aller à l'école avec les amis et jouer au ballon le soir.
Constant, 15 ans
Se marier, avoir des enfants et avoir aussi un travail.
Osée, 12 ans
Jouer au ballon et être rassasié.
Torta, 12 ans
J'aime l'école et faire du commerce de patates douces.
Mbayam, 12 ans
Quand on s'occupe bien de moi je suis heureuse. Si rien ne m'arrive dans le monde, la mort ou la maladie, c'est ça qui me rend heureuse.
Mingué, 10 ans
M'amuser aux «tokolies» (billes).
Cloé, 10 ans
Danser, chanter, la musique.
Amoury, 8 ans
Faire du ping-pong, du vélo, cueillir des mangues.

2. Qu'est-ce qui te rend malheureux(se), triste dans la vie ?

Lydie: Dans la famille où je suis je me sens triste parce qu'ils mangent égoïstement par exemple sans m'appeler, malgré que je les aide à faire la cuisine, à balayer la concession ou à puiser de l'eau pour mettre dans les jarres le matin avant d'aller aux cours.
Sinsia: La mort, le monde et les maladies.
Ithiel: Mon papa ne veut pas s'occuper de moi, m'aider dans mes études.
Stanislas: Dans ma famille je fréquente seul l'église et mes parents parlent mal de moi et n'acceptent pas que je sois chrétien. Ils aimeraient que je fasse la religion traditionnelle (idoles, voir les marabouts, ..) mais moi je ne veux pas. J'aime Dieu et l'église.
Soliri: La guerre.
Belle-Dent: Le malheur de mes frères, de mes parents et ailleurs.
Bienvenu: J'ai perdu mon père et ma mère et je n'aime pas être frappé.
Constant: La bagarre, les insultes, les calomnies.
Osée: Quand j'ai des mauvaises pensées, et il y a trop de maladies dans le monde.
Torta: J'aime pas voir la bagarre et à l'école les gens me grondent. Si je ne fais rien, les gens veulent quand même se battre.
Mbayam: Les maladies, les gens qui meurent, Samson mon frère qui est toujours malade.
Mingué: Les disputes avec mes frères.
Cloé: Voir la guerre dans le monde, les gens se bagarrer, pleurer.
Amoury: Quand on est méchant avec moi et quand je suis malade.

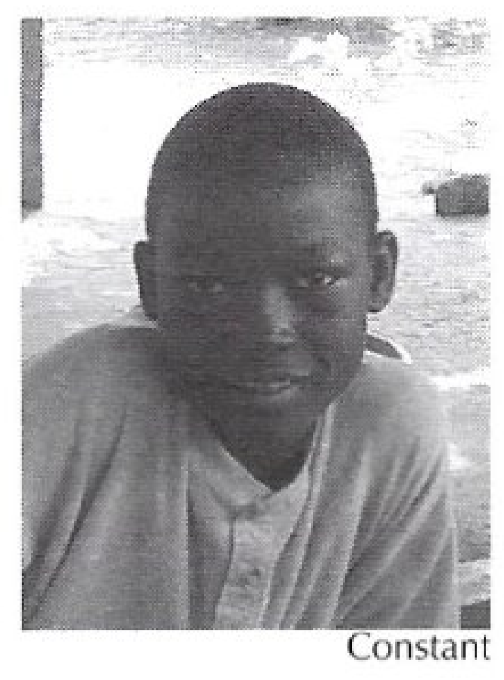

Bienvenu


Amoury

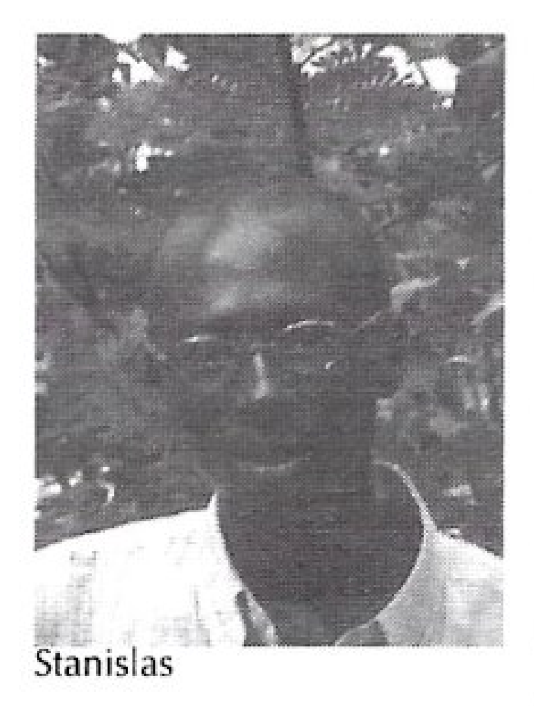
3. Quels sont tes projets d'avenir ?

Lydie: Je viens de passer le bac, je ne sais pas encore si j'ai réussi. J'aimerais être infirmière, je vais bientôt passer le «concours» à Goundi.
Sinsia: J'aimerais être une avocate et policière pour que les gens me respectent. J'aimerais me marier, que mon mari ne me commande pas beaucoup. Il devra aussi s'habituer avec mes caprices. J'aimerais qu'il soit honnête, respectueux et fidèle.
Ithiel: Je serai un grand chanteur d'Afrique et en même temps un homme d'affaires. J'achèterai des marchandises dans tel pays, les revendrai dans tel pays, etc....
Stanislas: J'aimerais prêcher la Parole de Dieu et avoir un studio pour sortir les albums, enregistrer les cassettes, etc..
Soliri: Je ferai des études, une école biblique, et j'aimerais aller en Suisse.
Belle-Dent: J'aimerais passer mes études à l'étranger. Si j'ai mon bac j'aimerais faire la musique et représenter mon pays, devenir ambassadeur.
Bienvenu: Je vais labourer et je vais continuer à aller à l'école pour avoir du travail. J'aimerais être journaliste et footballeur.
Constant: Je vais avoir un travail, je serai le maire de la ville. Je me marierai. Je veux que ma femme s'occupe bien de la maison, qu'elle prépare à manger, qu'elle mette beaucoup d'enfants au monde et je veux trouver un bureau pour ma femme.
Je serai un grand joueur de foot aussi.
Osée: Je veux labourer au village mais je veux rester en ville pour être directeur d'école.
Torta: J'aimerais faire du commerce et trouver de l'argent pour construire des maisons.

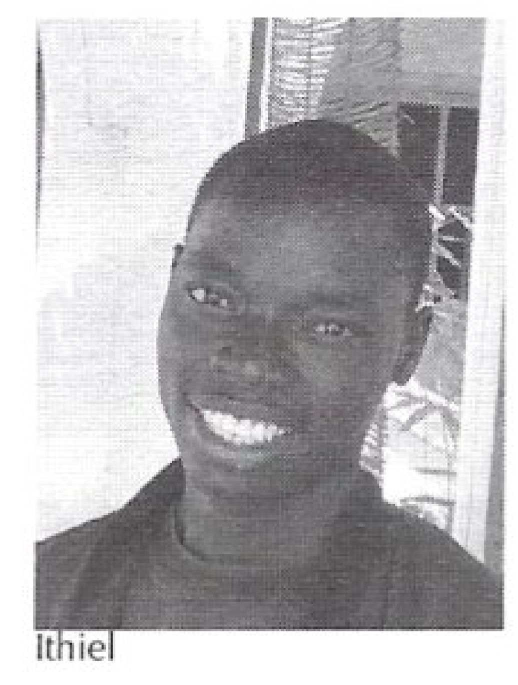

Cloé


Constant


Torta


Stanislas

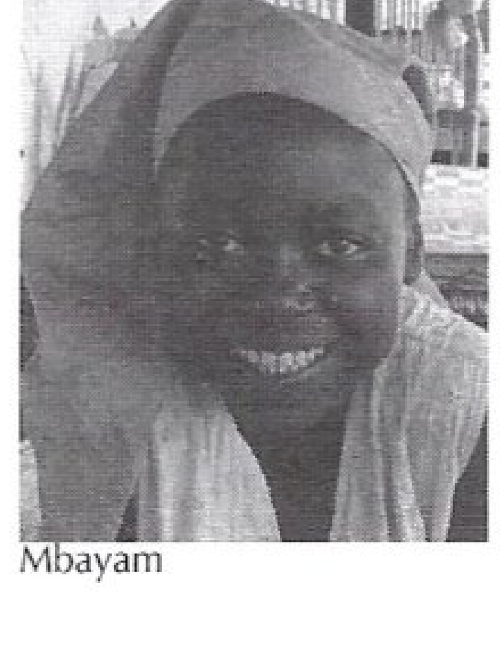
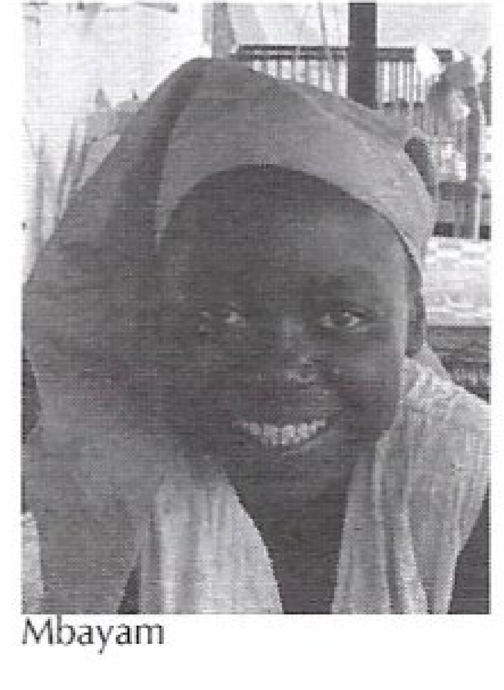
Mbayam: Quand je serai mariée j'aurai 5 enfants et je continuerai mes études, je serai maîtresse d'école. Je m'occuperai toujours de mes enfants. Si mon mari travaille et moi aussi, on va bien pouvoir s'occuper de nos enfants. Je ne voudrais pas que mon mari prenne d'autres femmes et je n'aimerais pas qu'il boive de l'alcool ou fasse du n'importe quoi...
Mingué: J'aimerais être danseuse et commerçante d'habits.
Cloé: Je m'imagine chanter devant un public et coiffer, maquiller les gens.
Amoury: Je pense que je serai pilote d'avion, je serai content. J'irai à New-York, à Paris, à Lausanne.


Ithiel

4. Qu'est-ce que tu n'aimes pas à Sarh ?

Lydie: Je n'ai pas beaucoup d'amies alors j'aime pas.
Sinsia: La vie de la ville. Tout est cher. J'habite Sarh depuis 3 mois et je n'ai pas de camarades ici.
Ithiel: Les gens minimisent les petits, ils ne sont pas considérés. Les moins de 18 ans on pense qu'ils ne valent rien. Si quelqu'un travaille, alors les gens s'y intéressent.
Stanislas: Les gens de Sarh n'encouragent pas les jeunes à faire de la musique. Notre ville est sale, elle n'est pas bien aménagée.
Soliri: les bagarres partout en ville.
Belle-Dent: J'aime pas la criminalité, les hypocrisies.
Bienvenu: Les saletés au marché et la guerre dans les quartiers et au village.
Constant: Je n'aime pas la bagarre au quartier et à l'école.
Osée: Les accidents et les bagarres.
Torta: La bagarre et lorsque les gens grondent.
Mbayam: A Sarh plein de gens se tuent, je n'aime pas. Et ils font du n'importe quoi: tuer, il font souffrir les autres.
Mingué: Les gens qui se tuent, qui se battent.
Cloé: Lorsqu'il y a des coupures d'eau, d'électricité et il n'y a pas de chocolat.
Amoury: J'aime pas me faire piquer par les épines, tout le reste j'aime.

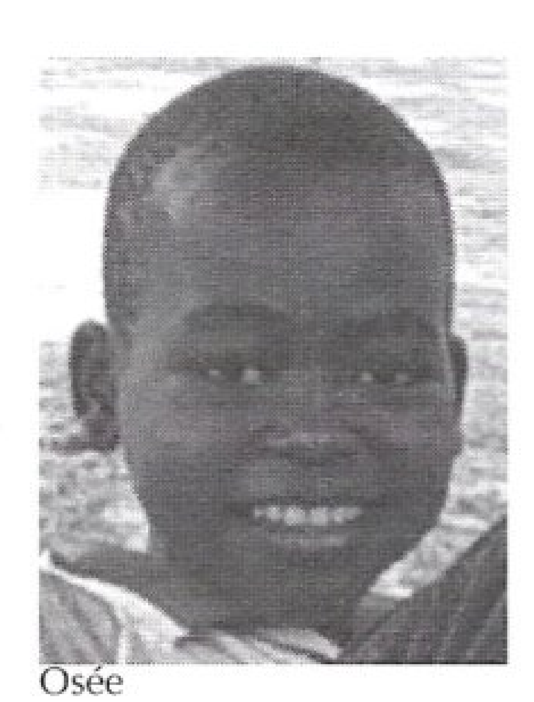
Lydie

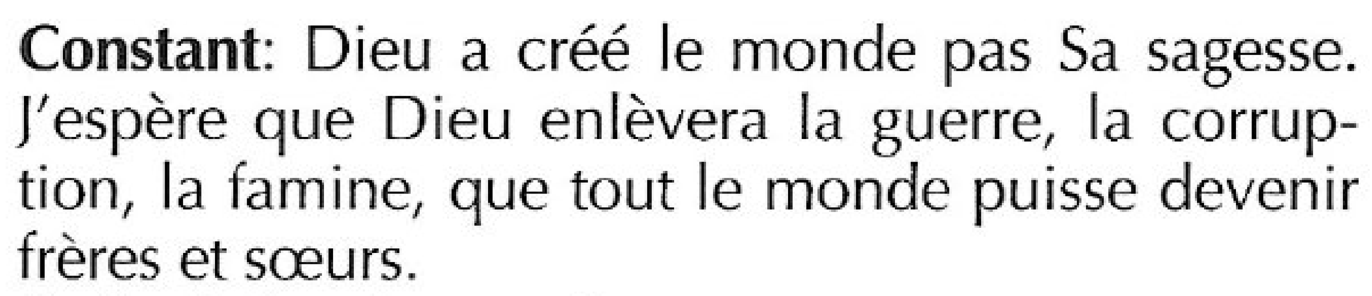


Mbayam

5. Comment vois-tu le monde, qu'en penses-tu?

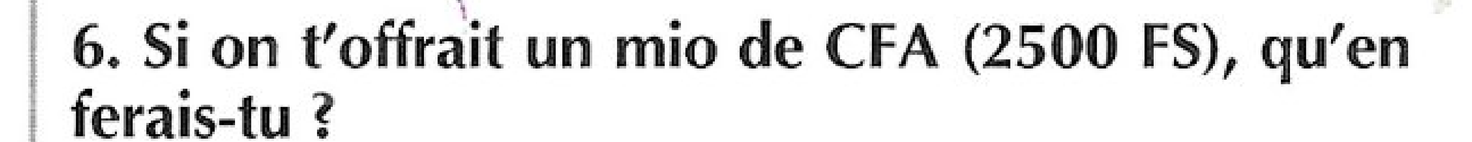
Lydie: D'une part c'est bien: La Parole de Dieu existe. D'autre part il y a trop de maladies, le Sida maintenant et les gens font du «n'importe quoi».
Sinsia: C'est «chabalaï» (expression qui signifie bizarre, rien de bon). Le monde est dur.
Ithiel: J'ai pas visité le monde mais je vois à la TV que le monde est très beau.
Stanislas: Il y a beaucoup de guerres, de corruption. Si c'est dans d'autres pays il y a peut-être du bien, mais au Tchad c'est pas la paix.
Belle-Dent: Le monde va très mal parce qu'ils ne s'entendent même pas. On vit la trahison. Dans toutes les nations on ne parle que de guerres. Les gouverneurs ne s'occupent plus de leurs fonctions, tous les peuples sont exterminés et nous vivons la division. Tant de souffrances...
Bienvenu: Le monde c'est bien, mais y'a beaucoup de guerres.


Mingué


Osée



Constant: Dieu a créé le monde pas Sa sagesse. J'espère que Dieu enlèvera la guerre, la corruption, la famine, que tout le monde puisse devenir frères et sœurs.
Osée: J'aime le monde.
Torta: Le monde est beau mais les gens aiment beaucoup la guerre alors c'est triste.
Mbayam: C'est bien et c'est pas bien. Surtout ceux qui travaillent, gagnent de l'argent : ils le dépensent mal. Ceux qui s'occupent de leur famille vivent mieux dans le monde.
Mingué: Il est bien. Il y a l'école.
Cloé: Il est bien mais en Irak il y a la guerre alors j'aime pas ça.
Amoury: Je pense jamais à ça alors je ne peux pas dire quelque chose.



6. Si on t'offrait un mio de CFA (2500 FS), qu'en ferais-tu ?

Lydie: J'achèterais un terrain pour ma famille et moi et j'enverrais mes enfants à l'étranger pour leurs études. J'achèterais aussi des sacs de mil, de maïs pour faire du commerce, et les habits pour les enfants.
Sinsia: J'achèterai un terrain pour construire une maison. Avec le reste je chercherais ce qui est nécessaire pour la maison. Je ferais du commerce, j'achèterais des sacs d'arachides par exemple ou du riz et je revendrais.
Ithiel: Je ferais des champs d'arachides, de patates. Je ferais des stocks de sacs de mil, de riz. Et après si ça se multiplie je me lancerais dans d'autres affaires.
Stanislas: J'ouvrirais une école de théologie ici à Sarh.
Soliri: Je construirais des maisons, j'achèterais la TV, la voiture, des habits.
Belle-Dent: J'ouvrirais une discothèque et s'il reste de l'argent je penserais aux fournitures scolaires.
Bienvenu: Je construirais plusieurs maisons, je ferais des champs.
Constant: J'achèterais des terrains et je construirais des maisons. J'irais également en étude pour entrer dans une école professionnelle de football.
Osée: Je vais labourer, construire des maisons, acheter des habits, des chaussures et je ferais du commerce.
Torta: Je labourerais, j'achèterais des habits, une machine à coudre, une radio.
Mbayam: Quand j'aurai cette somme j'achèterai un terrain. Je construirai des maisons pour mes enfants. J'achèterai des sacs de mil, de maïs, du riz pour mes enfants. J'aimerais des chaussures pour mes enfants, des cahiers pour l'école, des habits. Si une personne est malade je pourrai m'en occuper, payer «l'occasion» pour aller les visiter.
Mingué: J'achèterais un terrain et je construirais des maisons. J'achèterais aussi des habits pour moi, des chaussures.
Cloé: J'achèterais une très belle maison avec des TV, des armoires, des ventilateurs, des livres. J'achèterais à manger et je donnerais un peu d'argent pour les autres.

Amoury: J'achèterais une guitare, un piano, des câbles, une grosse caméra où il y a un mio. de personnes qui pourraient me voir à la télé. J'achèterais aussi une très grande maison avec une fusée qui décollerait de l'intérieur de la maison. Le reste de l'argent je le garderais pour économiser.

7. Une qualité que tu vois en toi ?

Lydie: Je suis serviable, j'aime m'occuper des autres.
Sinsia: J'aime beaucoup mes frères et sœurs de l'orphelinat et ça me rend heureuse.
Ithiel: Généreux, je ne me fâche pas vite.
Stanislas: Le respect des autres.
Soliri: Je fais bien la couture.
Belle-Dent: Je suis courageux.
Bienvenu: Je suis beau.
Constant: Quand quelqu'un m'envoie pour un travail, je cours pour faire ça.
Osée: Généreux.
Torta: Quand je trouve un peu quelque chose je partage avec les autres.
Mbayam: Quand mes amies viennent me visiter je les reçois bien, elles sont contentes. Si j'ai de l'argent je pars au marché pour acheter de quoi manger et préparer.
Mingué: Je suis joyeuse.
Cloé: Généreuse et gentille avec les autres.
Amoury: J'aime partager mes jouets avec mes copains.

8. Un défaut ?

Lydie: J'ai un caractère un peu dur, je ne veux pas qu'on me marche sur les pieds.
Sinsia: Lorsque je m'énerve je ne contrôle pas mon langage et ce qui est sorti est sorti.
Ithiel: Je me laisse dominer par les inquiétudes de la vie.
Stanislas: Si certaines causeries ne me plaisent pas je m'énerve vite.
Soliri: Je me fâche vite.
Belle-Dent: Je m'énerve vite.
Bienvenu: Je suis gourmand.
Constant: Je provoque beaucoup.
Osée: J'insulte.
Torta: J'aime pas travailler à la maison.
Mbayam: J'insulte les autres, je leur dis qu'ils sont «bêtes» et je me bagarre.
Mingué: J'aime pas laver mes habits et travailler à la maison.
Cloé: Une ou deux fois j'ai menti.
Amoury: Je me blesse toujours, je ne suis pas très prudent.

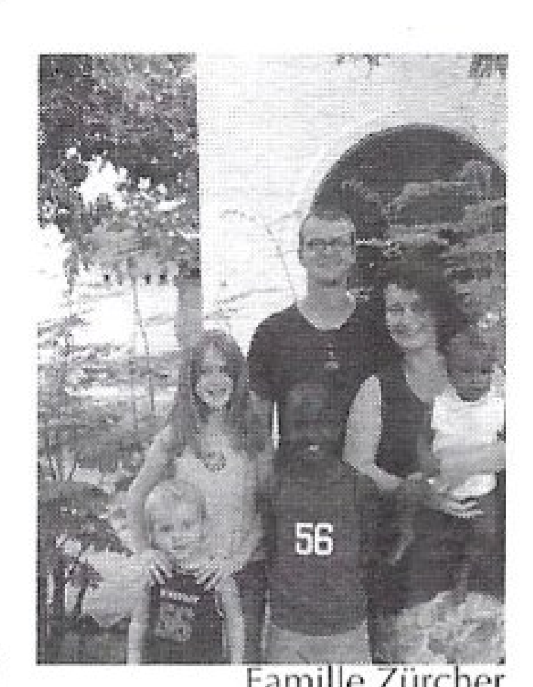
Remarques:

Traduction de quelques prénoms saras:
Soliri: «De quoi t'inquiètes-tu ?»
Mbayam: «Mon étranger»
Torta: «Bénédiction»
Mingué: «Ma part».

Mary-Claude Zürcher-Wahli


Sinsia


Soliri



Famille Zürcher

Brèves

Martin a laissé la coordination de GVOM pour reprendre le secrétariat d'Unité. Durant son mandat, Martin a permis de développer la présence de GVOM en Uruguay et au Salvador. Mettant toujours en avant les partenaires du Sud, il a également effectué tout un travail de conceptualisation. Sa connaissance des rouages d'Unité et des enjeux politiques dans le monde de la coopération à ce moment charnière nous ont été précieux. Nous lui souhaitons bonne route dans son nouveau poste.

Martial, ingénieur forestier et ethnologue, est le nouveau coordinateur de GVOM depuis le 1er octobre. Nous espérons qu'il appréciera de faire un bout de chemin avec nous.

Où il est encore question d'argent.

Il y a 4 ans, Point d'? succédait à Interrogation. A cette époque, nous avions évalué le coût d'un abonnement annuel. Mais depuis, les frais, et notamment les frais d'envoi, se sont accrus et vont encore augmenter l'année prochaine. En effet, les conditions d'octroi de subventions dans le cadre de l'aide à la presse ont été modifiées. Aujourd'hui, nous devons justifier auprès de la REMP, organe de contrôle payant, de 1000 abonnés pour pouvoir en bénéficier.
Nous avons décidé qu'à partir de 2004 le prix de votre journal passera de 12 frs à 16 frs et l'abonnement de soutien de 20 frs à 25 frs.
Merci à toutes et à tous pour votre compréhension et votre soutien.

Une belle réussite!

Le 13 septembre, à Cheseaux, nous avons fêté les 40 ans de GVOM. Il fut très intéressant de pouvoir constater les changements intervenus entre les différentes époques ainsi que l'évolution du mouvement au cours des années.
Si cette fête s'est aussi bien déroulée, c'est en grande partie grâce au travail des bénévoles. Et nous nous sommes rendus compte que nous avions omis de les remercier de vive voix. Aussi, merci beaucoup à Robert Dessiex qui a donné le jus de pommes et fourni le vin, à Bernard Berger photographe et à Richard Challandes pour la technique et le film. Merci aussi à tous ceux qui ont préparé et rangé la salle, ont donné un coup de main durant la journée et la soirée afin que nous passions tous un agréable moment.
Il reste du vin des 40 ans. Pour ceux qui aimeraient en commander, voir au dos des bulletins de versement.

Partenariat

Promouvoir le respect des droits du travail

Lydie travaille depuis 3 mois au Costa Rica avec l'association Aseprola (Association de services et promotion du travail). Elle nous parle de cette organisation de défense des travailleurs.

L'objectif d'Aseprola est de promouvoir le respect des droits du travail au niveau de l'Amérique Centrale. Les groupes visés sont les organisations syndicales et de défense des travailleurs, en particulier dans le secteur maquila* (notamment les entreprises textiles), les entreprises bananières et le secteur privé. De plus, Aseprola connaît bien la situation particulièrement difficile des femmes ouvrières (près du 95% du personnel employé dans les maquilas sont des femmes) et en tient compte dans ses politiques de travail.
Pour promouvoir les intérêts des travailleurs(ses) au niveau national comme régional, l'équipe cherche entre autre à améliorer la formation des travailleurs(ses) et à créer des échanges et des alliances entre les diverses organisations civiles, sociales et de défense du droit du travail.

Aseprola existe depuis une quinzaine d'années et a gagné une certaine reconnaissance au niveau de l'Amérique Centrale, notamment par la réalisation d'études sur les conditions de travail, la formation et l'information sur les droits du travail ainsi que l'animation d'ateliers pour développer le leadership et pour son soutien constant aux formations syndicales.
Dans le contexte actuel de globalisation, et de politiques néolibérales, les conditions des travailleurs des secteurs bananier ou textile, par exemple, se sont précarisées (nouvelles formes de contrat: contrat de sélection, sous-traitance, etc.) et l'on voit une diminution, voire carrément une disparition des droits du travail. De nombreuses entreprises bananières au travers de ces formes de contrat payent un salaire en dessous du salaire minimum ou ne garantissent pas l'assurance maladie ou l'assurance invalidité.

Pour ma part, je travaille plus précisément dans le département «incidencia» pour les droits des travailleurs. Incidencia est difficilement traduisible. En fait, cela veut dire donner à connaître, informer pour provoquer un changement notamment au niveau politique. Plusieurs actions sont prévues telles que la préparation et l'exécution d'une campagne contre la flexibilité du travail, l'appui à d'autres organisations dans leurs activités de défense des droits du travail ou le suivi de la négociation du Traité de Libre Commerce entre le Costa Rica et les Etats-Unis et l'information quant à ses conséquences. En effet, à l'heure actuelle, toute une série de traités, de plans d'intégration entrant en vigueur cherchent à réduire le rôle «protecteur» de l'Etat et laissent les mains libres au roi Commerce, en d'autres termes aux multinationales. Comme un peu partout dans le monde, les petites entreprises et l'agriculture de l'Amérique Centrale se verront mises à l'écart car elles ne pourront pas rivaliser avec les géants du commerce. Puisqu'il s'agit d'une tendance «internationale», Aseprola cherche à travailler non pas seulement au niveau du Costa Rica, mais aussi dans toute la région d'Amérique Centrale afin de créer des alliances et un mouvement commun de défense et de promotion.

Voilà pour des explications assez théoriques! Aseprola c'est finalement une petite équipe de 7 personnes avec de bons contacts en Amérique Centrale et avant tout très motivée. De bonnes bases pour un travail actif quoi! Il est clair qu'au début j'étais sérieusement paumée sur le comment de leur action, sur la situation politique, sur leurs partenaires, etc. Et en plus, ce n'est pas le Pérou. Il faut recommencer à zéro, réapprendre, se resituer... et se refaire à un autre accent, un autre jargon (très différent du péruvien). Mais je suis très intéressée et motivée, c'est un travail passionnant et très pertinent selon moi.

*Une maquila est une entreprise étrangère installée en zone franche

Lydie

Changement d'adresse
Cécile Hétault
Ch. de la Prairie 9
1720 Corminbœuf

JAB 2300 La Chaux-de-Fonds



Meilleurs voeux pour 2004...
...au fait, à quelle Suisse rêvons-nous?

N'oubliez pas de payer votre cotisation

Adresses

GVOM: C. Cécile Hétault, Ch. de la Prairie 9, 1720 Corminbœuf
EIRENE Suisse: N. et F. Godi-Glatz Consulting, Ch. du Franoz 11, 1038 Bercher
Web: www.gvom.ch
Abonnements: 4 parutions par an: Frs 16.-- Abonnement de soutien au journal: Frs 25.--
Cotisation annuelle EIRENE Suisse: Frs 50.--
Rédactrices: B. Faidutti Lueber, N. Godi-Glatz
Ont participé à ce numéro:
Textes: C. Hétault, G. Zbaeren, F. Gerber, M.-C. Zürcher, L. Maître
Photos: D. Bratschi, F. Gerber, ?, www.bmf.ch, A. Zürcher
Imprimerie: Rapidoffset, Le Locle
Maquette: A. Monard, La Chaux-de-Fonds
Journal adressé aux membres GVOM et EIRENE ainsi que sur abonnement
Comptes de chèque: GVOM, CCP Lausanne 10-20968-7 EIRENE Suisse, CCP La Chaux-de-Fonds 23-5046-2